

Bulletin



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI
Departament federal da l'intern DFI
Schweizerische Nationalbibliothek NB
Bibliothèque nationale suisse BN
Biblioteca nazionale svizzera BN
Biblioteca nazionale svizra BN

Starobinski, l'écran et la lettre

Julien Zanetta,
Université Saint-Louis, Bruxelles

Voici, à l'occasion du centenaire, une véritable « table d'orientation », ainsi que Jean Starobinski les aimait. Du haut d'une éminence, derrière notre écran, il nous est loisible de contempler le panorama de l'œuvre avec ses pics et ses plaines, ses points saillants et ses retraites. Il s'agit bien d'une architecture toute faite de recoupements et de renvois, une organisation réticulaire qui donne forme et sens à la masse de documents. Hors de ce contexte, pourtant, ces documents possédèrent un sens propre et une organisation leur appartenant. Mais les voici transposés ailleurs, sur le plan de l'œuvre finie, à l'échelle de la vie. De même que nous décidons des liaisons qui transforment les étoiles en constellations, de même l'organisation de l'archive esquisse des formes correspondant à nos desseins. La typologie, le thème ou l'histoire : tripartition propre à la critique, qui se conçoit à la poursuite de récurrences typologiques, d'ensembles thématiques, de cohérences historiques. Bien entendu, c'est une exposition : on ne peut tourner et retourner l'ensemble des manuscrits et certaines amorces de lettres laissent le chercheur inévitablement frustré de ne pouvoir savoir comment celles-ci prennent place dans un échange plus vaste. C'est l'archive latente qui nous fait signe, le continent dormant sous la partie émergée.

Une archive qui s'expose étant avant tout le témoignage du temps et des modes, c'est un parfum d'époque qui saisit d'abord le spectateur. Si l'on se réfère à la riche iconographie du fonds Starobinski, on est sans doute touché par la manière de s'habiller – cravates courtes ou amples pantalons – par le mobilier ou le papier peint, mais plus encore par les façons et les politesses, les gestes, la courtoisie, la sociabilité d'alors ; des après-midis passées en compagnie – et non de courts rendez-vous –, un temps diffus, partagé, en excursions, dîners ou promenades en plein air ; même le dimanche, la pensée est pensée. Plus que les photos, ce sont d'autres traces qui nous retiennent : l'encre bleue ou noire de ces belles lettres, si lointaine du cliquetis de nos ordinateurs. Bien que Jean Starobinski ait consacré à l'art du courrier électronique – ainsi que l'exigeait le nouveau siècle –, les messages que l'on pouvait recevoir de lui paraissaient le fruit d'un étrange anachronisme, singulièrement arrivés depuis le siècle passé, et portant avec eux ou en eux le souvenir manifeste de la « forme-lettre » écrite à l'encre sur du papier à en-tête ; émanait d'eux, en somme, la nostalgie d'être rendus à l'anonymat du *mail* dont aucun facteur n'aurait la charge, par lequel aucune distance géographique ne serait parcourue et comblée physiquement. Mais si ces nouvelles missives arrivaient de loin, l'homme qui les écrivait vivait plus loin encore : en d'autres siècles dont il fit ses patries temporaires, ses sociétés retrouvées. Starobinski fut écrivain au sens le plus littéral du terme, un homme à la calligraphie remarquable,

ferme, stable, d'une constance toute à son image. Un homme s'adressant à des destinataires bien particuliers à propos de problèmes fondamentaux : l'écriture se chargeait de transmettre cet engagement.

Dans cette exposition, c'est un Starobinski inattendu et intime que l'on découvre : le lecteur de Babar en compagnie de ses enfants, le marcheur, le réparateur d'ampoules, l'ami fidèle, dans les marges de sa vie, hors de la bibliothèque. Mais aussi l'auteur de fictions telles que « La Clarinette » ou « Quintette », courtes nouvelles remises aux archives, ou l'homme de 45 ans, à qui l'on demande s'il croit en Dieu et qui répond oui, « au Dieu de Spinoza », *sive Natura*. Le plus touchant pour moi, peut-être, ce sont ces images de livres que l'on pourrait nommer les *partitions* du critique, soit quelques-uns de ses exemplaires de livres annotés. Que l'on prenne son édition des *Fleurs du mal*, voici le sonnet des *Correspondances* constellé de signes traduisant la lecture de Starobinski à demi-voix : des cercles et des renvois, des gradations et noyaux d'interprétations futures en voie de développement. Ainsi, cette manière distinctive de prendre un pas de recul au moment même de la lecture : nous savons bien que la description que nous lisons est un visage, mais il suffit de le noter en marge, pour voir cette partie anatomique se lier à d'autres membres éparpillés dans le poème, et voir naître une attention critique à l'affût d'un réseau de sens, d'une unité d'organisation supérieure, guidant le poème connu. Le commentaire se fait d'abord au contact de la page, un crayon à la main. Et la critique est avant tout ceci : une partition seconde apposée à une partition première, la jouant, la mimant, la prolongeant là où elle ne pensait pas forcément aller. C'est ce que l'on retrouve dans la belle intuition de Boris de Schloezer, à la lecture de *La Relation critique* : « Ce que vous nous proposez, cher Jean, c'est la "magna charta" de la critique moderne, et non seulement littéraire, mais, mutatis mutandis, musicale, picturale¹. » Soit que le chemin de l'interprète doit pouvoir se comprendre en des termes aussi précis pour d'autres disciplines que la sienne, que les barrières disciplinaires doivent s'abolir dès lors que l'on atteint à des principes de méthode valables pour toutes, ou tout du moins, pour celles dont la relation de proximité le permet. Dans la remarque de Schloezer, comme dans une exposition virtuelle, il s'agit encore d'orientation.

Notes

¹ L. dact. s. de Boris de Schloezer à J. S., Le Vésinet, 26 août 1968.

Nouvelles parutions

Les sciences et les arts : une alliance singulière

Par Simon Willemin,
Archives littéraires suisses

Dans l'*Histoire de la médecine* de Jean Starobinski et Nicolas Bouvier, deux planches issues d'un traité d'anatomie du XVI^e siècle sont accompagnées de cette légende : « On [...] voit se conjoindre le souci de l'exactitude et de la beauté physique. Cette alliance de la science et du lyrisme visuel